

# « SOUS LE JOUG », IVAN VAZOV

## ANALYSE DES CHAPITRES « L'IVRESSE D'UN PEUPLE » ET

### « RÉVEIL »

*Lucas Marconi*

*Lettres modernes, L3*

*Université de Strasbourg*

« Sous le joug » relate les aventures à la fois quotidiennes et révolutionnaires des habitants d'une petite ville du nom de Biala Tcherkva (dont le vrai nom est Sopot) à la veille de la Libération, c'est-à-dire que la Bulgarie était encore « sous le joug », mais qu'elle était en état d'ébullition, ce même état qui amènera les insurrections de 1876. C'est cette période précise que Vazov a cherché à capter dans son roman, avec toute la psychologie qu'elle implique.

Le chapitre « L'ivresse d'un peuple » commence par les réflexions du narrateur sur le changement profond de la conscience nationale des Bulgares : « une vingtaine d'années auparavant, Rakovski avait échappé de justesse à l'entrave des paysans en se déguisant en femme, pour avoir fait allusion, dans un village, à l'insurrection ». Et à présent, c'est « l'effervescence révolutionnaire » qui arrivait d'ailleurs « à mesure que le printemps avançait », ce qui est déjà une allégorie de la renaissance. Cette modification est survenue parce que le peuple était mûr ; le printemps de la révolution arrivait, et le peuple commençait à fleurir. Non seulement il était prêt, mais il en avait besoin, « buvant les paroles vivifiantes comme une gorge sèche s'abreuve à une source cristalline » : un besoin vital donc, après avoir été si longtemps opprimé. La pureté du moine Païsii et le martyr du diacre Levski ont aussi probablement frappé les esprits et réveillé ainsi cette conscience nationale, car « tout comme les jeunes gens, les jeunes peuples sont poètes... »

Ce n'est pas par hasard que le champ lexical du sacré sillonne les textes des deux chapitres. Dans « L'ivresse d'un peuple » : « un essaim d'apôtres et de prêcheurs » (lignes 4-5), « porter sa croix sur son golgota » (ligne 9), « champs spirituels » (ligne 10), « deux véritables saints » (ligne 13), « béni » (ligne 14), etc. Et dans « Réveil » également : « insurrections [...] sacrées » (lignes 9-10), « foi profonde » (ligne 20), « martyrs » (ligne 25),

etc. La signification de ce champ lexical, c'est que les insurgés de 1876 avaient la même foi en leur Dieu qu'en leurs idéaux de liberté : cette dernière aussi pure, belle, grande et incommensurable que Dieu. C'est une sainte insurrection, et la liberté, comme Dieu, ne peut qu'arriver, ne peut qu'exister. La foi est telle qu'elle amène les « paisibles fabricants de bure à monter sur les hauteurs de Sredna Gora avec des canons en bois de cerisier... »

Avec l'expression « le décor de la lutte » l'auteur suggère l'idée que la préparation de la lutte est comparable à celle d'un spectacle théâtral. Tout comme au théâtre, les coulisses de la révolution sont assez mystérieuses, assez obscures pour y cacher les marionnettistes et leurs actions. Une révolution n'est rien sans les acteurs, mais n'est rien aussi sans les leviers et autres poulies qui actionnent le tout en sous-main. Mais Vazov veut aussi sûrement exprimer par là que les artisans assez animés par leur foi pour prendre les armes contre un ennemi infiniment plus fort est une vision assez belle, poétique et romanesque, que cette vision pourrait être une scène de théâtre.

C'est cet état d'esprit que le narrateur décrit comme une ivresse. Mais après vient le réveil... Le réveil après l'ivresse d'un peuple est la même chose que le réveil après l'ivresse d'un homme : l'enivrement altère la raison et le jugement, il est alors facile de se laisser emporter par un enthousiasme débordant. Mais quand vient le réveil, on se rend vite compte de la situation. Les illusions s'évaporent avec l'ivresse, et on est écrasé par le poids de la réalité.

Qui saurait mieux décrire cette transition tragique de l'ivresse au réveil, l'histoire ou la poésie ? Selon l'auteur, l'histoire est matérialiste et ne s'incline que devant le succès : on sait bien que ce sont les vainqueurs qui l'écrivent, et que « la raison du plus fort est toujours la meilleure », comme l'écrivait La Fontaine. La poésie, au contraire, est désintéressée et ne s'occupe que des abstractions, comme le beau ou la folie. Si les insurrections de 1876 n'avaient pas abouti à la Libération, l'histoire aurait été, comme toujours, du côté du vainqueur. Tandis que la poésie ne distingue pas la victoire de la défaite, elle ne voit que l'événement en lui-même et ce qu'il dit des hommes et des idéaux qui les animent.

En conclusion, si on compare la structure des deux chapitres, on verra que « L'ivresse d'un peuple » commence par l'optimisme et finit par le pessimisme (« L'esprit national bulgare ne s'est jamais élevé jusqu'à de telles hauteurs et il est peu probable qu'une telle ascension se reproduise »), contrairement à « Réveil » qui commence par le pessimisme et finit par l'optimisme suggéré par l'idée de la force transformatrice de la folie poétique. Cela est conforme à l'idée du cycle. « L'ivresse d'un peuple » commence en effet par une allégorie du cycle des saisons avec la mention du printemps, et donc cette construction signifie qu'il faut avoir confiance en l'avenir. De plus, c'est bien la folie poétique qui a sauvé le peuple malgré

LUCAS MARCONI

tout, car sans cette insurrection, il n'aurait peut-être pas attiré l'attention des autres pays européens sur lui. Ainsi, le cycle est une loi du monde, et il faut lui faire confiance.